This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Soc
8GO
5.25

Pellarin-Lechevalier & Transon-1877

Digitized by Google

Soc 860.5.25

Harvard College Library

FROM

André Morize

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE PAGE DE L'HISTOIRE

DU SAINT-SIMONISME & DU FOURIÉRISME

NOTICE

SUR

JULES LECHEVALIER & ABEL TRANSON

PAR

LE Dr CHARLES PELLARIN

PARIS

IMPRIMERIE NOUVELLE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

14, RUE DES JEUNEURS, 14

1877

Digitized by Google

579

Digitized by Google

UNE PAGE DE L'HISTOIRE

DU SAINT-SIMONISME & DU FOURIÉRISME

NOTICE

SUR

JULES LECHEVALIER & ABEL TRANSON

PAR

LE Dr CHARLES PELLARIN

PARIS

IMPRIMERIE NOUVELLE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

14, RUE DES JEUNEURS, 14

1877

Digitized by Google

Soc 860.5.25

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
ANDRE MORIZE
JUL 7 1924

Digitized by Google

UNE PAGE DE L'HISTOIRE

DU SAINT-SIMONISME & DU FOURIÉRISME

JULES LECHEVALIER — ABEL TRANSON

Jules Lechevalier, Abel Transon, deux hommes qui prirent une part active et importante à la propagation des idées de rénovation sociale, il y aura bientôt cinquante ans.

Ceci nous reporte vers un temps qui est bien loin désormais et dont nous sommes séparés par plus d'un cataclysme, — vers le groupe d'années qui pivote autour de 1830 : date, malgré les déceptions qui la suivirent, mémorable à beaucoup d'égards.

Il y eut alors, au milieu de la crise politique, à côté et, jusqu'à un certain point, en dehors d'elle, un généreux élan des cœurs et des esprits ; une protestation indignée contre la misère et contre les iniquités sociales ; une attaque de front, pleine de foi, d'audace et d'entrain, contre la prétendue fatalité du mal ici-bas. (Quel contraste avec l'atonie sceptique d'aujourd'hui !)

Ce magnanime sentiment trouva son expression dans les deux Écoles de Saint-Simon et de Fourier.

Je viens entretenir le lecteur de deux hommes qui ont appartenu successivement à l'une et à l'autre de ces Écoles.

Digitized by Google

Le premier est mort, il y a quinze ans déjà ; c'est Jules Lechevalier.

Dans le courant de l'année dernière, le 23 septembre 1876, a succombé le second, qui fut aussi, à l'époque précitée, disciple, et disciple éminent de Saint-Simon, puis de Fourier : je veux parler d'Abel Transon, ingénieur en chef des mines, répétiteur d'analyse, puis examinateur d'admisssion à l'Ecole polytechnique.

Transon, éloigné depuis quarante ans de l'École phalanstérienne, par suite de son retour sincère au catholicisme, mais qui resta pour moi, jusqu'à la fin, un fidèle et précieux ami, malgré nos divergences d'opinion en matière religieuse et même politique.

Le souvenir de ce cher et distingué Abel fait revivre dans ma pensée toute une phase lointaine de l'École sociétaire, phase trop courte hélas ! et à jamais regrettable.

Lorsque fut fondé, en 1832, le premier organe périodique de la doctrine d'Association, Fourier avait autour de lui trois disciples qui, à mon estime, n'eurent pas depuis, dans l'École, leurs égaux comme capacité, je dirais volontiers *spécifique*, ou valeur d'ensemble : valeur virtuelle du moins, car, malheureusement, elle ne continua pas d'être appliquée à l'avancement de l'œuvre sociétaire.

Ces trois disciples se nommaient : Victor Considérant, Jules Lechevalier, Abel Transon.

Si le faisceau qu'ils formèrent un moment n'avait pas été presque aussitôt rompu ; s'ils avaient persévéré à travailler tous trois ensemble, avec accord, à la propagation de la doctrine du maître, ils auraient créé dans la presse un organe dont nul autre n'eût approché pour le fond des idées, et qui eût pu lutter avec les meilleurs par l'éclat de sa rédaction ; ainsi se serait produit dans l'opinion publique un courant d'une force irrésistible en faveur de l'association.

Digitized by Google

Ils avaient tous les trois le don de la parole; ils pouvaient joindre à l'enseignement écrit l'enseignement oral, de beaucoup plus entraînant et plus décisif.

Du premier de ces trois disciples je ne parlerai pas : d'abord parce qu'il vit; ensuite, parce qu'on se rappelle encore généralement ce qu'il a fait et comment l'École sociétaire a grandi autrefois sous son impulsion puissante...

Elle perdit, dès 1834, le concours des deux autres : Jules Lechevalier et Transon. Ils sont, par suite, à peu près des inconnus pour les phalanstériens de la génération actuelle. J'essayerai donc de les caractériser ici en quelques mots.

Jules Lechevalier, esprit si brillant, si alerte et si fin, était né à la Martinique, en 1806, et non pas en 1800, comme le disent la plupart des recueils biographiques.

Il fit ses humanités en France, au collége de Pont-Levoy, et son cours de droit à Paris, où il fut reçu licencié.

Porté vers les études philosophiques, Jules Lechevalier prit d'abord pour guides Condillac et Destutt-Tracy (on pouvait plus mal choisir). Il suivit ensuite, à Paris, l'enseignement de Cousin; à Berlin celui d'Hégel. Chez le premier il admirait le rhéteur, le virtuose de la parole, l'étonnant, l'incomparable comédien de la chaire professorale, mais sans se laisser convertir à l'éclectisme : l'éclat imposant de la forme ne lui fit pas illusion sur la pauvreté du fond. Les profondes subtilités du maître allemand ne satisfirent pas davantage son esprit.

De retour d'Allemagne au commencement de 1829, il embrassa avec ardeur le saint-simonisme, qui proclamait l'amélioration physique, intellectuelle et morale de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse.

Son élocution facile, sa verve spirituelle et la vigueur de sa dialectique, le firent bientôt remarquer dans les réunions où, devant des auditoires souvent railleurs, se

Digitized by Google

prêchait et se discutait la religion nouvelle. Là, d'ordinaire, on réservait Jules pour la réplique aux contradicteurs; il excellait à la donner piquante et mettait toujours les rieurs de son côté. Aussi les Pères suprêmes l'admirent-ils parmi les membres du Collége, ce qui était, après le pontificat, le rang le plus élevé de la hiérarchie saint-simonienne, comme qui dirait les cardinaux.

Tout haut dignitaire qu'il était dans la nouvelle Eglise, Jules Lechevalier s'éprit (il avait à peine vingt-cinq ans), d'une jeune et charmante actrice, Mlle Léontine Fay, et il voulut demander sa main. Le projet fut soumis, comme de juste, aux Pères suprêmes : l'un, Enfantin, consentait; l'autre, Bazard, et Mme Bazard surtout, élevèrent des objections qui prévalurent. C'est à ce propos que débuta entre les deux chefs la dissidence sur la morale des relations sexuelles, qui amena, six mois plus tard (novembre 1831), leur rupture et la fin de la marche progressive du saint simonisme.

Au printemps de 1831, J. Lechevalier avec Ad. Guéroult pour second, prêcha la doctrine à Rouen, aux applaudissements d'un nombreux auditoire, qui comptait les hommes les plus distingués de cette ville. Pendant l'été de cette même année, il fit, non sans éclat, une mission dans les principales villes de l'Est, à Strasbourg, à Metz, à Dijon, à Besançon. Ce fut dans la dernière de ces villes, dans la patrie de Fourier, que l'apôtre saint-simonien fut attiré et bientôt gagné à la théorie sociétaire par la lecture des ouvrages du Maître, que lui donna le premier disciple de celui-ci, Just Muiron.

Rentré à Paris au milieu de la crise qui venait d'éclater dans le centre du Saint-Simonisme à propos des vues morales nouvelles d'Enfantin et qui, à la suite de protestations véhémentes, amena la retraite de Bazard, de Jean Reynaud, de Pierre Leroux, de Charton, etc.,

Digitized by Google

Jules Lechevalier ne fut pas un des derniers à rompre ouvertement en visière au Père suprême. Il avait trouvé, lui, chez Fourier une doctrine fondée sur l'observation de la nature humaine, doctrine fortement constituée dans toutes ses parties, et qui laissait loin derrière elle les vagues aspirations du saint-simonisme. Homme d'initiative et d'entrain, il se mit tout aussitôt à faire, en vue même du public saint-simonien qui le connaissait, un cours de doctrine phalanstérienne. Ses leçons, publiées par livraisons d'abord, furent ensuite réunies en un volume qui parut en 1832, sous le titre d'*Études sur la Science sociale*. Cet ouvrage donnait, pour la première fois, sous une forme accessible à tous les esprits, la doctrine de Fourier. Réédité en 1834, mais épuisé depuis longtemps, il est encore chaque jour demandé (1).

Abel Transon, qui était dans le saint-simonisme, suivant l'appellation mystique usitée, le fils spirituel de

---

(1) La première fois que je vis Jules Lechevalier, ce fut dans la circonstance suivante :

Bazard, après la scission, s'était retiré à Courtry. Il y mourut le 29 juillet 1832. Enfantin, resté seul chef de la famille saint-simonienne, nouvellement établie sous son inspiration à Ménilmontant, et dans laquelle j'étais venu de Brest occuper une des dernières places; le Père suprême Enfantin, dis-je, décida de la conduire en costume au convoi de son ancien collègue dans le pontificat. On se mit donc en route dans ce but; mais, lorsqu'on était arrivé à un quart de lieue de Courtry, un jeune homme, que j'appris être Jules Lechevalier, accourut à cheval et au galop au-devant de notre troupe, pour lui signifier que la famille de Bazard s'opposait formellement à notre assistance au convoi.

Dans le court dialogue qui s'engagea, Enfantin voulut se prévaloir de son ancienne paternité à l'égard de son interlocuteur. « Il n'y a ici, dit en l'interrompant Jules Lechevalier, ni père, ni fils; il y a monsieur Enfantin et Jules Lechevalier. J'ai reçu de la veuve et des enfants de Bazard le mandat de vous interdire de paraître à son convoi; ce mandat, je le remplis. »

Mes compagnons se récriaient sur l'irrévérence de Jules. Pour mon compte, je ne pus me défendre d'éprouver pour lui un mouvement de sympathie, et l'attitude respective des deux interlocuteurs fit déchoir le Père dans mon opinion.

Digitized by Google

J. Lechevalier, ne tarda pas non plus à opérer la même évolution vers la théorie sociétaire.

Fortifiée de ces précieuses recrues, l'École de Fourier, avec le concours financier de M. Dulary, de Mme Clarisse Vigoureux et des frères Devay, forma une Société pour la publication d'une feuille hebdomadaire, en même temps que pour les préparatifs d'un essai d'application à Condé-sur-Vesgre.

Le journal, qui prit pour titre *le Phalanstère*, débuta par une *Introduction*, due à la plume de Jules Lechevalier. C'est un morceau frappé de main de maître, qui caractérisait on ne peut mieux la découverte de Fourier et posait nettement l'œuvre de vérification pratique pour laquelle on faisait appel aux hommes de bonne volonté.

Transon, lui, outre sa collaboration active au journal, signala son adhésion par une *Exposition succincte de la Théorie sociétaire*, publiée dans la *Revue encyclopédique* (1) qui venait de passer aux mains de P. Leroux et de Jean Reynaud : J. Reynaud, dont il avait été l'initiateur au saint-simonisme. Cette exposition de la théorie sociétaire par Transon, qui fut tirée à part en brochure, n'a été surpassée par aucune autre, ni en clarté, ni en précision, ni en élégance.

Comme écrivain, Transon a peu produit; mais tout ce qu'il a fait porte un cachet de perfection remarquable. C'est de lui que Fourier disait qu'il était de tous ses disciples celui qui interprétait et rendait le plus fidèlement sa doctrine.

Après un peu plus d'une année d'existence, le journal, par suite de diverses causes, fut abandonné à la rédaction exclusive de Fourier. Il ne fut plus publié que de quinzaine en quinzaine, puis de mois en mois, jusqu'à la fin de 1834, où il cessa de paraître.

---

(1) Livraisons de février et de mai 1832.

Digitized by Google

Considerant et Transon s'étaient rendus sur le terrain de Condé pour s'y occuper des travaux d'ingénieur.

J. Lechevalier, ami du confort et d'une vie plus large que ne permettait la modique rétribution de rédacteur de la *Réforme industrielle*, alla demander à la grande presse littéraire et politique des ressources plus en harmonie avec ses goûts, devenus des besoins. Généreux, imprévoyant, prodigue, vrai panier percé, il y avait chez lui, sous ce rapport, du Dumas et du Lamartine, sans la grande fortune du second et sans la mine d'or que créaient au premier la popularité de ses ouvrages et sa prodigieuse fécondité. De là pour Lechevalier des embarras d'argent qui pesèrent sur la direction de son activité, mais sans amener jamais de sa part l'abdication de ses convictions sociales.

En abordant la grande publicité, il osa, pour son début, engager une polémique avec Victor Hugo dans les colonnes de l'*Europe littéraire*. Ce fut pour combattre la théorie de l'art pour l'art, que l'auteur d'*Hernani* et des *Orientales* y avait magistralement exposée. Le grand poëte est bien revenu de son opinion d'autrefois, car tous les chefs-d'œuvre qu'il a donnés depuis vingt-cinq ans sont d'éloquents plaidoyers pour la cause sainte de la vérité, de la justice et de l'humanité.

La chaire d'économie politique au Collége de France étant devenue vacante par suite de la mort de l'illustre J.-B. Say, J. Lechevalier se porta candidat. Il présenta, à l'appui de sa candidature, en avril 1833, un programme dont la largeur et les tendances socialistes, quoique tempérées par l'affirmation des principes conservateurs au point de vue surtout de la propriété, de l'héritage et de la famille, étaient peu propres à lui concilier les suffrages des juges.

A la même époque, il fit encore paraître une brochure

Digitized by Google

intitulée : *Question sociale. La réforme industrielle comme problème fondamental de la politique positive.*

L'année suivante, J. Lechevalier publia la *Revue sociale*, inaugurant le nom du parti que proclamait un peu plus tard Lamartine, sans y attacher d'idée bien précise.

Dans sa course aventureuse à travers le journalisme politique, il fut un moment le collègue d'Henri Fonfrède au *Journal de Paris*, puis rédacteur en chef du journal la *Paix*.

Dans le but d'étudier sur place toutes les questions coloniales, J. Lechevalier fit, en 1838 et 1839, un voyage aux Antilles et à la Guyane. A son retour, il accomplit, sous les auspices de M. le duc de Broglie (l'ancien, le pair libéral de la Restauration, le ministre relativement libéral de la monarchie de 1830); Lechevalier, dis-je, comme secrétaire de la commission coloniale, dont le noble duc était président, accomplit un travail immense de recherches, consignées dans un Rapport de trois volumes in-folio, publié par ordre du ministre de la marine. Là se trouvait surtout examinée, dans les plus grands détails et à tous les points de vue, la grande question de l'émancipation des noirs de nos colonies. On sait comment, à la Révolution de février, la question fut tranchée d'un trait de plume par Schœlcher et F. Arago.

En 1845, J. Lechevalier publia encore une brochure, dont le titre : *Avenir de la monarchie représentative en France*, indiquait suffisamment l'esprit.

Il avait, dans la stabilité de ce gouvernement, une confiance que les événements ne tardèrent pas à démentir.

Dans l'après-midi du 23 février 1848, lorsque tout Paris était déjà fort agité et sur plusieurs points en pleine révolte, je rencontrai J. Lechevalier dans la rue

Digitized by Google

Royale, et je ne lui dissimulai pas mon impression sur la gravité de ce qui se passait.

— « Bah! me répondit-il, une échauffourée dont le gouvernement aura facilement raison. Tu peux retourner en toute assurance à tes malades et à tes études; ce ne sera rien. »

Le lendemain, 24, le roi fuyait déguisé, et la République était proclamée.

Profitant de la liberté de parole et de réunion publique qu'apportait la Révolution, J. Lechevalier ouvrit un club à la salle Montesquieu, où il préconisa l'organisation du travail.

— Qui donc, y disait-il, dans un discours prononcé le 18 juin 1849, et publié en brochure les jours suivants; qui donc organisera le travail? — Les travailleurs eux-mêmes, répondait-il.

Mais il était, peu de jours après, décrété d'accusation et condamné à la déportation perpétuelle pour participation à l'attentat du 13 juin, c'est-à-dire à la protestation contre l'égorgement par la République française de la République romaine : ce qui l'obligea de chercher un refuge en Angleterre.

Deux autres de nos amis, Cantagrel et Considerant, alors représentants du peuple, expièrent le même crime de patriotisme républicain par dix-huit ans d'exil.

A Londres, J. Lechevalier se lia avec quelques membres du clergé anglican, parmi lesquels il essaya de répandre les idées de rénovation sociale. Au bout d'une couple d'années, il revint purger sa contumace, fit de nouveau à Paris, sans succès, des tentatives de publicité au point de vue du garantisme, et mourut, d'une maladie du cœur, le 10 juin 1862, dans un état de détresse. En homme loyal, il avait épousé, depuis plusieurs années, une ouvrière, de laquelle il avait eu un enfant qui ne vécut pas.

Digitized by Google

Emile Pereire, il faut lui rendre cette justice, fit dignement les frais de dernière maladie et de funérailles de son ancien condisciple en Saint-Simon. Il suivit, ainsi que son frère, le convoi, auquel assistaient pareillement Enfantin, Barrault, Félicien David, Ad. Guéroult, Cazeaux, Fournel, presque toutes les notabilités du saint-simonisme, et deux ou trois phalanstériens seulement, dont je faisais partie.

Organisation intellectuelle admirable, facilité étonnante à saisir et à s'assimiler les idées, labeur énorme dans toutes sortes de directions, mais vie mal ordonnée, humeur inconstante, un haut et brillant titre d'*ambigu* suivant le classement caractériel du Maître, voila Jules Lechevalier, et voilà comment il se fit que, dans un monde incohérent comme le nôtre, les précieux dons qu'il avait reçus de la nature ont porté si peu de fruit pour lui-même et pour la société.

Je reviens à Transon.

Comme tenue, comme vie correcte et rangée, Transon forme un contraste avec J. Lechevalier. S'étant replacé avec une sincérité entière sous la discipline chrétienne, il trouvait là un préservatif de tout écart, mais aussi un obstacle à la pleine expansion de sa vie animique, au libre et énergique emploi de ses éminentes facultés à l'œuvre du redressement social dans le sens de la justice, œuvre d'abord si chaleureusement entreprise, mais dont il ne sentait plus autant la nécessité, dont il était arrivé à suspecter même la légitimité. Pour Transon, désormais, le catholicisme seul pouvait faire le bien et devait suffire à tout... Mais retraçons rapidement la carrière de l'homme.

Abel-Etienne-Louis Transon naquit à Versailles, le 25 décembre 1805. Il fit, au lycée de cette ville, d'excellentes études, qu'il couronna en remportant le prix

Digitized by Google

d'honneur de mathématiques au concours général de 1823. Admis, la même année, à l'Ecole polytechnique, il en sortit le premier de sa promotion en 1825.

Entré dans le service des mines, Transon fit comme ingénieur un voyage d'exploration sur les côtes de la Bretagne. Mais, âme ardente en même temps que tête mathématique, il fut entraîné bientôt à la généreuse croisade des fils de Saint-Simon contre les iniquités du vieux monde. En 1830, il prononça cinq discours adressés aux élèves de l'Ecole polytechnique; ces discours forment un résumé substantiel à la fois et brillant de ce qu'avaient élaboré, comme continuateurs de Saint-Simon, Bazard et Enfantin.

Transon devint l'un des orateurs les plus sympathiques et les plus acclamés de la salle Taitbout. La correspondance d'Enfantin, imprimée après sa mort, en fait foi. Le 12 juillet 1830, Enfantin écrivait : « Transon a tellement remué un auditoire nombreux hier (hommes et « femmes), il a été si grand, si beau, qu'il est monté le « jour même au Collége (1). » Puis, à la date du 20 juillet, le Père écrit encore : « Transon est l'apôtre « des dames. »

Je me suis toujours figuré qu'à cette nature nerveuse d'artiste et de savant ce qui fit faute par la suite, sans qu'il en eût lui-même conscience, ce furent ces acclamations d'un public enthousiaste.

L'*engorgement passionnel*, cet état de l'âme si bien noté par Fourier, eut, je présume, une influence considérable sur la destinée de Transon (2). Il se sentait né

(1) *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. II, p. 181.

(2) En m'exprimant ainsi, je ne pense aucunement faire injure à Transon, ni rien avancer qui lui soit défavorable, chose que je ne me pardonnerais pas.

Chacun de nous a ses vocations naturelles et ses aptitudes : si elles manquent de trouver leur emploi dans le milieu social ; ou bien si, au contraire, les hasards de la vie et une ambition mal justifiée de notre

Digitized by Google

pour agir sur les esprits, pour remuer les foules par la parole, soit en enseignant la science dans quelque amphithéâtre du Collége de France ou de la Sorbonne, soit même en prêchant les dogmes et la morale dans la chaire de Notre-Dame. Le sort le tint toujours éloigné d'un pareil rôle. Il chercha et trouva dans la résignation chrétienne une diversion à ce qu'il sentait lui manquer comme essor passionnel dans le sens de la noble et légitime ambition de gloire. Cette disposition s'alliait d'ailleurs, chez Transon, à une modestie extrême et à une certaine timidité : personne plus que lui ne répugnait à se mettre en avant et à se faire valoir.

Dans ses scrupules de fervent catholique, il se faisait un cas de conscience et comme un remords persistant de la part qu'il avait prise autrefois à la propagation des idées saint-simoniennes et phalanstériennes.

Cependant, quand on relit, soit les discours de Transon, qui ont été conservés, celui sur l'Education, par exemple, prononcé à la salle Taitbout, le 26 juin 1831, soit les articles d'un caractère si élevé qu'il a publiés dans le premier journal de l'École sociétaire, on ne voit

---

part viennent à nous imposer des tâches qui soient disproportionnées à nos forces, nous sommes malheureux dans l'un et l'autre cas : dans le premier, pour n'avoir pas l'occasion de faire ce dont nous étions capables, ce à quoi nous étions appelés en vertu de notre organisation propre; dans le second, pour être condamnés, par position, à des efforts au-dessus de nos puissances virtuelles, et par suite à des échecs, à des avortements pénibles pour notre amour-propre.

Ce qu'il faudrait, afin de prévenir ces erreurs de classement, c'est que partout, dans les diverses directions de l'activité, fût incessamment ouvert le concours entre tous les sujets, depuis les bancs de l'école primaire jusqu'aux plus hauts sommets de la science, de la politique et de l'art. Sans cela, nous n'arrivons ni à nous connaître et à nous bien juger nous-mêmes, ni à nous faire connaître et apprécier à notre juste valeur par les autres. De là ces exagérations de l'amour-propre qui font les vaniteux, ou de la défiance de soi-même qui fait les timides et empêche ces derniers de tirer parti de tout ce qui est en eux, tant pour leur propre bien et satisfaction que pour le plus grand avantage de la collectivité.

Digitized by Google

pas qu'il y eût là motif de se tant frapper la poitrine. Des sentiments si généreux, de si nobles pensées, un si ardent amour du bien de l'humanité sembleraient devoir être, aux yeux de Dieu comme à ceux des hommes, plutôt un mérite qu'un crime qui fût à expier.

Un trait encore qui dénote la tendance excessive de Transon à incriminer son passé socialiste :

On n'a pas oublié les agitations de mauvais augure qui, après le siége prussien, précédèrent l'explosion du 18 mars 1871, alors qu'en plein jour, dans Paris, sous les yeux de vingt mille personnes, un malheureux ex-brigadier de la police municipale était jeté à la Seine, et qu'avec une barbare férocité de méchants voyous écartaient à coups de pierres les bateliers qui voulaient sauver la victime entraînée par le fleuve. Rien ne m'a paru accuser autant l'abaissement moral et le manque total d'énergie de la population que ce sinistre événement. Dans la foule qui assistait passive à cette exécution, il y avait, pour le moins, neuf personnes sur dix, quatre-vingt-dix-neuf sur cent peut-être, qu'une telle atrocité révoltait, et qui, du fond de leur conscience, protestaient contre elle. Eh bien! tout ce monde resta spectateur inerte du crime.

En ces jours-là, Transon, écrivant à un de ses anciens condisciples dans le saint-simonisme et dans le fouriérisme, après avoir tracé au vif le tableau de ces scènes démagogiques et exprimé ses craintes pour l'avenir, Transon, dis-je, ajoutait : « Hélas! nous connaissons, vous et moi, quelques téméraires qui, par ignorance et avec les meilleures intentions du monde, ont préparé les voies à l'inondation qui nous menace. »

Ici, les scrupules de Transon l'égarent et le font calomnier son passé : ni les enseignements saint-simoniens ni les enseignements phalanstériens n'ont contribué à faire des émeutiers, encore moins à former des soldats pour

Digitized by Google

la guerre civile et les coups de main révolutionnaires. Ils avaient plutôt une influence d'apaisement; ils détournaient la jeunesse des voies de la violence et de l'insurrection. Voilà pourquoi les disciples de Saint-Simon et de Fourier furent souvent en butte aux attaques des publicistes de la politique insurrectionnelle. Il convient de rétablir la vérité contre qui s'accuse à tort.

Quoi qu'il en soit, pour la décharge de sa conscience, Transon n'épargnait pas les efforts afin d'arracher ses anciens condisciples, dans l'une et l'autre Ecole, à ce qu'il regardait désormais comme de pernicieuses erreurs. Il fit dans ce but, vis-à-vis de moi notamment et d'Hippolyte Renaud, de nombreuses et instantes démarches dont, pour ma part, je lui étais reconnaissant, car elles étaient la preuve de son estime et de son affection. Cependant nous étions arrivés, dans les derniers temps, comme d'un commun accord, à écarter de nos conversations un sujet sur lequel il était manifeste que nous ne pourrions jamais nous entendre.

Le *Dictionnaire* de Vapereau, ainsi que celui de Larousse, rapportent, et quelques journaux, à l'occasion de la mort de Transon, ont répété qu'il avait suivi le Père Enfantin à Ménilmontant. C'est une erreur. Transon parla pour la dernière fois dans les réunions saint-simoniennes, le deuxième dimanche de janvier 1832. Il se retira peu de jours après, et il exposa les motifs de sa retraite dans un écrit intitulé : *Simple avis aux Saint-Simoniens*.

J'ai dit son accession à la doctrine de Fourier, qu'il abandonna aussi au bout de deux années. La dernière manifestation phalanstérienne de Transon date de l'hiver 1833-1834. Il fit alors cinq conférences à la Société de civilisation, qui siégeait à l'Abbaye; l'analyse en fut publiée dans le journal de la Société. Elles portaient principalement sur les avantages que procurerait, au

Digitized by Google

point de vue économique, l'annexion à l'agriculture de certains travaux de fabrique, ce qui est, comme on sait, un des postulats de la théorie sociétaire.

Ayant perdu notre commune illusion des premiers temps, sur la facilité et la rapidité de l'application de cette théorie, Transon se sentit dès lors ramené vers le catholicisme. Les relations qu'il eut à cette époque avec Coëssin, le mystique fascinateur qui exerça un empire étrange sur des esprits nullement ordinaires, l'étude qu'il fit des ouvrages d'Huet, de Bordas-Dumoulin et de Wronski contribuèrent aussi à le pousser sur la pente qui l'entraînait. Mais la mort de sa mère, femme distinguée et pieuse, qu'il chérissait tendrement, mort survenue en 1835, acheva de décider son retour aux croyances religieuses dont avait été bercée son enfance. Son vieux père, resté seul et devenu aveugle, réclamait sa présence et ses soins. Transon se voua à cette tâche de piété filiale jusqu'à la mort de son père, en 1838.

Sur la proposition de M. Liouville et sans aucune démarche de sa part, Transon fut nommé, en 1841, répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique.

Quelques années plus tard, quand vint à vaquer, en 1849, par la mort du titulaire, la place d'examinateur d'admission à cette Ecole, place qui avait été occupée par Aug. Comte jusqu'en 1844, tout le monde s'attendait à voir Transon appelé à cet emploi. Mais ce fut en 1858 seulement qu'il l'obtint.

Soit comme répétiteur, soit comme examinateur d'admission, il rendit de notables services à l'enseignement et contribua au progrès des études. M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, dans une visite qu'il fit le 4 janvier 1872, à l'Ecole polytechnique, reconnut ces services de Transon, en lui remettant les insignes d'officier de la Légion d'honneur, aux applaudissements de tout le personnel de l'Ecole.

Digitized by Google

Transon avait éprouvé deux graves atteintes de rhumatisme articulaire, l'une en 1849, l'autre en 1856. La première fois, il avait contracté sa maladie en accompagnant au cimetière de Grenelle, par un temps de neige et de froid intense, le convoi d'un vieil ouvrier qui avait anciennement travaillé pour sa famille. Depuis quelques années déjà, une maladie du cœur et de l'aorte, consécutive à l'affection rhumatismale, causait à Transon de fréquents accès d'étouffement, avec tous les douloureux symptômes de l'angine de poitrine. Les progrès du mal le forcèrent de prendre sa retraite à la fin de 1872.

Il avait épousé, en 1845, une jeune personne de beaucoup de distinction, Mlle Félicie Desnoyers, fille d'un commandant d'artillerie qui, ayant perdu un bras à Leipzig, en 1813, était devenu administrateur de l'Ecole polytechnique. La jeune femme partageait toutes les idées et tous les sentiments religieux de son mari. Cette union ne leur ayant pas donné d'enfants, ils purent, d'un commun accord, dans une entente parfaite, appliquer une partie de leurs ressources à des œuvres de charité, choisissant de préférence celles qui avaient pour objet les enfants, les femmes, les vieillards.

Parmi les hommes avec lesquels Transon fut lié par la communauté des convictions et des sentiments chrétiens, ainsi que des tendances libérales sous la réserve de leur foi, je citerai particulièrement le père Gratry, qui avait passé, comme lui, par l'École polytechnique et par les idées du siècle, et M. Arnaud (de l'Ariége), ce catholique qu'on peurrait dire exceptionnel par sa fidélité inébranlable à la cause de la démocratie.

Transon avait pour les mathématiques un goût et une aptitude qu'il ne cessa point de cultiver. Il est auteur de nombreux Mémoires publiés dans le *Journal des Mathématiques*, de Liouville, et dans les *Nouvelles Annales*

Digitized by Google

de mathématiques. Ces Mémoires ont jeté un jour nouveau sur différents points de la théorie. L'un d'eux est intitulé : *Méthode géométrique pour les rayons de courbure ;* il apporte des perfectionnements appréciés à la méthode d'Euler sur le même sujet.

Transon s'évertua aussi sur les fameux théorèmes de Fermat, qui ont exercé le génie et la patience de bien des mathématiciens. Même en proie à un mal douloureux, il se levait quelquefois la nuit pour se remettre au travail, quand il croyait être sur la piste d'une solution. « Je suis, disait-il un jour à ce propos, tourmenté de deux maladies : mon rhumatisme et mon *fermatisme*. »

C'était un noble cœur que Transon : il aimait à obliger, et il savait le faire avec délicatesse. J'en citerai un trait qui, chez lui, fervent catholique, est doublement honorable. Tout le monde sait que, sur la fin de sa vie, Pierre Leroux tomba dans un état de gêne très prononcé. Transon, qui l'apprit, envoya prendre chez le philosophe la collection complète de ses œuvres, payée comptant bien entendu. P. Leroux, en questionnant le commissionnaire, découvrit le nom de l'acheteur. A quelques jours de là, tout souffrant qu'il était lui-même, il se rendit chez Transon, et l'abordant avec un doux et fin sourire : « Mon cher Transon, lui dit-il, je sais que vous n'aviez besoin ni souci de mes livres ; mais j'ai deviné l'intention, merci. » Transon se défendit en protestant que, tout séparés qu'ils étaient d'opinion l'un et l'autre, les productions d'un homme de la valeur de P. Leroux l'intéressaient toujours, et qu'il avait eu la curiosité de connaître les dernières, la *Grève de Samarez* et son livre sur *Job*.

Pendant le siége, Transon, tout accablé qu'il était par la maladie, avec des accès d'étouffement très pénibles, voulut faire, et fit, en effet, son service de garde national vétéran, service qui consistait surtout à maintenir

Digitized by Google

l'ordre dans les boucheries et les boulangeries pendant les distributions de rations. Les malheurs de la France furent vivement sentis du pauvre malade. Il put encore faire ses tournées d'examen en 1871 et 1872, accompagné, comme il l'était toujours, de son affectionnée épouse, dont les soins attentifs et dévoués, rendus de plus en plus nécessaires, ne lui firent pas faute un seul instant pendant sa longue et douloureuse maladie.

Son agonie fut des plus cruelles, comme il arrive dans les maladies du cœur, quand elles ne se terminent pas brusquement par la rupture de l'organe. N'ayant plus la force de parler, mais gardant toute sa connaissance, à sa femme en pleurs qu'étouffaient les sanglots, comme consolation suprême, il montra du regard, au moment d'expirer, — le ciel.

Il y a là, dans cet acte de foi du chrétien mourant, l'affirmation du lien qui unit la vie présente de chacun de nous à un passé et à un avenir mystérieux, mais certains. — De par la loi de la série, la mort n'est et ne saurait être qu'une transition.

Paris. — Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs. — G. Masquin et Ce

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES
29, rue Saint-Jacques, 29

OUVRAGES DE L'AUTEUR :

Fourier, sa vie et sa théorie. 5e édition, avec portrait. 1 vol. in-18 ..... 3 50

Théorie sociétaire. Séparément. (2e partie du précédent ouvrage) ..... 1 »

Essai critique sur la Philosophie positive. 1 volume grand in-8 ..... 5 »

Considérations sur le Progrès et la Classification des Sociétés. Brochure in-8 ..... 1 »

La Question du Travail. Brochure (1876) ..... » 60

Le Choléra, comment il se propage et comment l'éviter. Mémoire couronné par l'Institut (Académie des sciences) ..... » 50

CH. FOURIER. — **Œuvres complètes.** 6 vol. in-8 ..... 28 »

— **Le Nouveau Monde industriel et sociétaire.** Séparément ..... 5 »

— **L'Association et le Travail attrayant.** (Résumé par extraits) ..... » 30

— **Lettre de Fourier au grand juge,** avec des Commentaires. Brochure in-18 ..... 1 »

J. MUIRON. — **Transactions sociales.** In-8 ..... 4 »

V. CONSIDERANT. — **Destinée sociale.** 2e édit. 2 vol. in-8 .. 5 »

H. RENAUD. — **Solidarité.** 6e édition in-18, avec portrait et Notice biographique 1 25

F. BARRIER. — **Principes de Sociologie.** 2 vol. in-8 ..... 10 »

GODIN. — **Solutions sociales.** 2e édition. In-18 ..... 5 »

FL. BOULANGER. — **Ambélakia ou les Associations helléniques.** 1 vol. in-18 ..... 2 »

P.-H. CATINEAU, *ancien élève de l'Ecole polytechnique.* — **Lettres à M. Le Play.** 2 brochures in-18. Chacune. 1 »

EUGÈNE NUS. — **Les grands Mystères.** 3e édition in-18 .. 3 »

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 014 842 363

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
FEB 8 1982
240385

WIDENER
BOOK DUE
JUL 10 1982
CANCELLED
JUL 28 1982
74384

WIDENER
MAR 27 2000
CANCELLED

Digitized by Google

Digitized by Google